

Deux nouvelles

André Berthiaume

Volume 23, Number 5 (137), September–October 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berthiaume, A. (1981). Deux nouvelles. *Liberté*, 23(5), 47–52.

Deux nouvelles

ANDRÉ BERTHIAUME*

À LA PLAGE

La marée basse dévoile une large bande légèrement oblique de sable uni. Cette peau miroite sous le soleil et reflète en les allongeant les silhouettes qui déambulent au loin, là où la mer commence. La surface lisse et humide est bordée, côté plage, d'une lisière sombre où se sont amoncelés des monticules de varech noir et des objets rejetés par la mer, canettes vides, gants, bouts de bois.

Comme chaque matin, l'adolescent installe les chaises longues et les parasols le long du muret qui délimite la plage. Il déplie deux chaises puis visse un parasol. Une fois le pieu enfoncé, Daniel tasse le sable autour et ouvre le parasol qui se déploie avec un claquement sec. Au fur et à mesure que les clients de l'hôtel arriveront et occuperont les chaises, il cochera les noms dans un carnet.

Assis, jambes pendantes, sur la charrette qui sert à transporter le matériel, il regarde deux jeunes filles sauter à la corde et faire quelques exercices sur la plage encore peu fréquentée.

Un peu avant onze heures, elle est arrivée. Elle était blonde, seule, en maillot blanc. Ce fut une sorte d'apparition dorée. Daniel, fasciné, cessa d'agiter les jambes et ne la quitta plus des yeux. Elle avait sous le bras une petite chaise de plage, une serviette orange et un livre de poche.

Elle choisit rapidement un endroit convenable, déplaça sa chaise basse et ouvrit son livre. Son indifférence était souveraine. Elle ne regarda personne, ce qui n'empêcha pas beaucoup de gens de la remarquer, les hommes avec admiration, les femmes avec une certaine envie. Elle représentait sereinement, sans le moindre geste ostentatoire, l'image de la perfection. Daniel

* ANDRÉ BERTHIAUME est né à Montréal en 1938 et enseigne la littérature à l'université Laval depuis 1969. Il a publié entre autres *le Mot pour vivre* (éditions Parallèles et Parti pris) en 1978.

pensa que cette femme, qui créait une sorte de halo autour d'elle, ne pouvait connaître les mêmes maux que tout le monde, les mêmes maladies, les mêmes embêtements mesquins. Elle ne pouvait que sécréter de la beauté. Et malgré l'affluence qui se fit de plus en plus grande vers midi, alors que la marée montait rapidement avec ses coups de tonnerre réguliers, elle resta sur la plage, superbement isolée.

Au loin, plus bas que l'horizon légèrement brouillé, les voiliers faisaient de petites taches blanches. À l'extrême opposé, derrière la plage, un policier en voiture surveillait discrètement. Il s'arrêtait de temps en temps pour bavarder avec des filles ou mettre une contravention sur le pare-brise d'une auto mal stationnée. Lorsqu'il aperçut la femme blonde, il s'arrêta un moment, comme médusé, laissa ronronner le moteur quelques minutes, puis s'éloigna.

Un chien égaré surgit de nulle part, tourna en rond, alla de l'un à l'autre en se trémoussant la queue, finit par être adopté par des garçons qui se lançaient un *frizebee*. Un autre chien jappa dans une auto stationnée, ce qui fit réagir promptement une femme allongée tout près : « Shut up, Beau Geste ! » Un bébé pleura quelque temps. Des effluves de noix de coco, provenant de l'huile solaire abondamment répartie sur les épidermes, assaillaient les narines par intervalles.

De temps en temps, la femme blonde déposait son livre et descendait à la mer avec un déhanchement léger. Elle entrait lentement dans l'eau, se mouillait jusqu'à la taille, s'aspergeait les épaules puis regagnait sa place avec la même grâce émouvante, la même indifférence.

Elle quitta la plage vers trois heures. Daniel observa pendant quelque temps un couple qui sculptait un château dans le sable, puis il enroula une serviette autour de ses chevilles sensibles et ferma les yeux. À quatre heures, la plage se dépeupla rapidement. Une heure plus tard, elle était à peu près déserte. C'est ce moment de la journée que l'adolescent préférait, alors que la foule était partie et que le soleil bas se répandait en douceur. Il se leva, marcha un peu le long de la mer pour se débourdir les jambes. Ensuite, il vint ranger les chaises et les parasols dans la charrette qu'il tira jusqu'à l'hôtel, de l'autre côté de la rue.

Le lendemain matin, un peu après neuf heures, Daniel dispose à nouveau les parasols, les chaises bleues et oranges à la hauteur de l'hôtel, longue masse sombre au toit blanchi par le sel, dynosaure piqué de fenêtres jaunes, soulignées au trait rouge par des rosiers sauvages qui poussent sur la pointe, entre les rochers. Le soleil multiplie les scintillements sur les vagues qui se rapprochent de plus en plus. Haut dans le ciel, des cerfs-volants jaunes, blancs et noirs se détachent nettement sur le bleu.

Parfois des adolescents un peu plus âgés que Daniel arrêtent pendant quelques minutes leur voiture sport cabossée en bordure de la plage. Ils laissent la portière ouverte et attirent l'attention avec leur bruyante radio. Ils bavardent haut, ricanent fort, comparent les bikinis, sifflent les filles puis repartent dans un crissement épateur de pneus.

Vers la même heure, la femme est revenue. Cette fois elle portait un maillot bleu. Elle déplia sa chaise basse à peu près au même endroit que la veille et se replongea aussitôt dans la lecture de son livre de poche, apparemment aussi indifférente au soleil, pourtant amoureux de son corps, qu'aux voisins. Il y avait un portrait de femme sur la couverture du livre qu'elle lisait. Mais, de son promontoire, Daniel ne put en distinguer les traits. À un certain moment, elle quitta sa chaise pour lire allongée sur le sable. Daniel remarqua particulièrement les doigts roses et les petits pieds de la liseuse.

Un peu avant midi, au moment où le soleil était haut et dru, Daniel ajusta ses lunettes de soleil, se leva et se dirigea vers la femme en un parcours sinueux, évitant adroitement couvertures, jambes, radios, ballons, bébés assis et casse-croûte. Il s'arrêta à côté d'elle, s'éclaircit la voix et lui demanda si elle voulait un parasol. Elle leva lentement la tête vers Daniel en se servant d'une main comme d'un pare-soleil, et le livre piqua dans le sable. Le beau visage ombré lui dit qu'elle n'avait pas besoin de parasol. Daniel aurait voulu ajouter qu'il le lui offrait gratuitement, même si elle n'habitait pas à l'hôtel, mais il n'osa pas. Il ramassa le livre et le remit à la femme qui le remercia en esquissant un sourire. Daniel aurait bien voulu engager la conversation avec elle, lui parler de la température, de son livre ou de n'importe quoi, mais les mots ne vinrent pas. Elle s'était remise à lire.

Il revint sur ses pas avec une légère morsure au cœur. Il se dit qu'il ferait mieux de s'occuper des filles qui tournaient de temps en temps autour de sa charrette plutôt que de se pâmer pour une Vénus qui aurait pu être sa mère.

Il avait à peine retrouvé sa chaise longue quand il aperçut un garçon de sept ou huit ans qui sillonnait la plage en ramassant des bouteilles ; il les mettait dans un sac à ordures qu'il traînait nonchalamment. Il portait un T-shirt rayé avec deux tons de vert et des jeans trop longs pour lui. Il s'arrêta juste à côté de la femme blonde et laissa choir son sac lourd de bouteilles vides. La femme sursauta, brutalement tirée de sa lecture. Ce n'était plus la même. Une discussion vive s'engagea entre elle et le garçon qui était bien la seule personne vêtue sur toute la plage. Elle avait l'air excédé, levait les bras au ciel, tandis que le gamin haussait les épaules ou regardait à terre. Couvertes par le ronflement incessant de la mer, les voix ne parvenaient pas jusqu'à Daniel. Celui-ci trouvait chez le garçon comme chez la femme la même indifférence à tout ce qui se passait autour d'eux, les mouvements, les regards, les cris. Cet enfant travaillait à son compte, pour ainsi dire, car Daniel ne se souvint pas d'avoir vu pareille cueillette de bouteilles à l'heure de midi. Il devait les vendre à la première épicerie pour se faire de l'argent de poche.

Le gamin empoigna le gros sac en plastique et s'éloigna pendant que la femme lui jetait des regards furibonds. Elle s'allongea, ferma les yeux et resta immobile quelque temps. Daniel fut alors frappé par la perfection du profil, en particulier du nez droit et du dessin de la bouche. Un peu plus tard, elle se leva et transporta chaise, serviette et livre plus près de la mer qui montait en grondant. Elle termina sa lecture les pieds dans l'eau.

Ensuite elle referma sa chaise, reprit sa serviette et s'en alla, retrouvant sa démarche sublime, souveraine, à la fois désincarnée et sensuelle. Elle disparut entre les capots bouillonnants des voitures qui longeaient la plage.

Plus tard, alors que la marée était basse à nouveau, Daniel vit réapparaître le gamin qui traînait encore son sac à ordures sur le sable, laissant un large sillage derrière lui. Il s'arrêta à peu près à la hauteur de l'endroit que la femme occupait plus tôt. Visiblement il la cherchait des yeux tout en tournant le dos à la

mer. Alors Daniel se leva et se dirigea lentement vers l'enfant qui se tenait debout au milieu des vacanciers, immobile, son sac à ordures derrière lui. Au fur et à mesure que Daniel s'approchait, il était frappé par la beauté des traits sous la chevelure en broussaille et la frimousse sale. Il demanda s'il pouvait lui être utile.

— Si tu cherches une femme blonde avec un maillot bleu, elle est partie.

— Ah, fit simplement le gamin.

— Elle est partie par là, il y a quelque temps. Une demi-heure, peut-être.

— Bon.

Puis il leva les yeux vers Daniel, un regard qui révélait une sorte d'absence en même temps que tout le bleu le plus intense de la mer et du ciel. Il y avait aussi très loin au fond de chaque œil un point rouge car le garçon faisait face au couchant. Sans rien ajouter, un peu triste, le dos légèrement voûté, traînant toujours son sac derrière lui, il s'éloigna.

Vers cinq heures, une grande douceur envahit la plage enfin silencieuse. Au loin, les silhouettes se diluent dans l'écran lumineux qui surplombe la mer.

LE FUMOIR

En septembre de cette année-là, une petite fille de sept ans était assise dans un train qui venait de quitter la gare Moreau. Le wagon était étroit et sombre. Elle était assise à côté de son père qui l'emmenait au pensionnat.

L'homme occupait la place près de la fenêtre, elle était du côté de l'allée. Elle ignorait quand elle allait le revoir. Dans trois mois, dans six mois, dans un an ? L'homme avait pris la main de la petite fille et la gardait bien au chaud dans la sienne. Pourtant il ne disait rien, il regardait dehors, le visage grave, il semblait perdu dans ses pensées, absorbé par la grisaille des murs et des cheminées qui défilaient rapidement.

Elle était assise sagement sur le bout du siège, ne pouvant atteindre le marchepied de bois usé. Elle se sentait triste. Son regard était attiré par en haut, devant elle par les housses de coton blanc qui coiffaient les dossiers, puis à droite par l'acajou verni qui bordait les fenêtres, les patères à double crochet, puis plus haut par les bouches d'air grillagées, les plafonniers avares de leur lumière jaune.

D'une manière imperceptible une odeur lui parvint, de plus en plus chaude, enveloppante, réconfortante. Elle tourna la tête et vit la porte battante qui donnait sur le fumoir. La moitié supérieure de cette porte était vitrée, ornée de fines arabesques. Lorsqu'elle s'entrouvrit, l'enfant aperçut les fauteuils de cuir noir alignés sous les fenêtres. Ils étaient vides. Toutefois un nuage voguait vers elle, léger mais constant, signalant un fumeur qu'elle ne voyait pas. Puis le petit brouillard s'effilocha au-dessus de l'allée, dans l'éclairage jaunâtre. L'odeur assiégea ses narines et l'étourdit un peu. Alors, comme par magie, elle se sentit gagnée par une grande assurance. D'agréables fourmillements se manifestèrent dans ses membres. Son appréhension disparut, elle se sentit bien, le monde devint accueillant. Elle ferma les yeux pour savourer l'exaltante braise qui réchauffait tout son corps.

Elle avait sept ans, elle allait au pensionnat, les cuisses collées au velours rayé, les jambes ballant dans le vide, les chaussures bien astiquées, et elle était heureuse.